

Du bon ordre des enfants : étude sur la germanité Guidar

Chantal Collard

Volume 4, Number 2, 1980

L'usage social des enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000962ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000962ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Collard, C. (1980). Du bon ordre des enfants : étude sur la germanité Guidar. *Anthropologie et Sociétés*, 4(2), 39–64. <https://doi.org/10.7202/000962ar>

DU BON ORDRE DES ENFANTS

étude sur la germanité guidar

Chantal Collard
Université Laval



Tout en reconnaissant qu'il y a trois relations élémentaires de parenté : la filiation, l'alliance et la germanité, les théoriciens classiques de la parenté en ont en fait privilégié deux seulement, soit la filiation et l'alliance.

Radcliffe-Brown dans sa fameuse introduction aux *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique* souligne l'importance de la germanité et le fait que le groupe de germains a sa propre structure interne, liée à l'ordre de naissance et à la division sexuelle :

Le groupe des siblings, c'est-à-dire l'ensemble des frères et sœurs de même parents, a sa propre structure interne. En premier lieu, il y a les très importantes distinctions sociales entre les sexes, qui séparent les frères des sœurs. Ces distinctions se manifestent différemment dans les usages des différentes sociétés et le lien de parenté entre frère et sœur est donc une caractéristique importante de chaque système de parenté particulier. En deuxième lieu, il y a l'ordre des naissances, qui est traduit en termes sociaux par la distinction d'ainé et de cadet. L'importance de cette distinction dans les tribus africaines est montrée par l'existence de dénominations différentes pour « frère aîné » et « frère cadet ». Dans une famille polygynique, il y a de plus des différences entre frères de même père et mère, d'une part, et demi-frères de l'autre, et cela chez les populations africaines est très souvent, sinon toujours, important.

1953: 29

Par contre, ailleurs dans le même texte, Radcliffe-Brown subordonne clairement la germanité à la filiation, en faisant de la première le résultat d'une double filiation :

Deux personnes sont parentes lorsque l'une descend de l'autre, comme par exemple un petit-fils de son grand-père, ou bien lorsqu'elles descendent toutes deux d'un ancêtre commun.

1953: 4

Dès lors la germanité n'est plus que la relation la plus étroite qui unit deux cognats :

La plus étroite des relations entre cognats est celle qui lie entre eux les enfants des mêmes père et mère. Les sociologues ont adopté le terme « sibling » pour désigner cette forme de parenté; un « male sibling » est un frère, une « female sibling » est une sœur.

1953: 5

Qui plus est, le biologisme est parfois apparent dans le texte, et des relations aux deux parents c'est le lien mère-enfant qui est privilégié :

Le lien de parenté le plus étroit étant, dans toutes les sociétés, celui qui unit l'enfant à sa mère, le groupe des frères et sœurs constitue avec la mère, une unité plus étendue.

1953: 105

Comme le dit L. Dumont, commentant le même texte :

Implicitement, la relation de germains est donc ramenée à la relation de filiation, et en effet la relation entre frères et sœurs peut être vue comme résultat d'une double relation de filiation (du frère ou de la sœur à leurs parents communs; notons encore une nuance : *la filiation est relation à un parent ou aux deux parents**). Ce choix de Radcliffe-Brown enferme un paradoxe : s'il y a trois relations élémentaires de consanguinité, si, d'autre part, comme on y insiste, la parenté est affaire sociale et non biologique, quel profit y a-t-il à ramener une relation simple de germanité à une relation double de filiation?... Notons aussi que la réduction de la relation de germains à la relation de filiation est courante dans notre culture. En droit civil comme en droit canon, on mesure le « degré » de parenté entre deux personnes en remontant à leur commun ancêtre.

1971: 16-17

Mais le réductionnisme biologique a ses limites — car bien que de la même chair et du même sang, les germains sont différents. En ce sens le rapport de germanité ne peut jamais être considéré comme l'expansion d'une même chair, la répétition de l'identique, du *même*. C'est pourquoi la naissance de jumeaux de même sexe est une si grande anomalie, un si grand scandale qu'il faut conjurer par toute une série de rituels. Toutes les cultures s'ingénient à différencier les frères et sœurs par toute une série de mécanismes particularisants, dont certains ont pour support, comme l'avait remarqué R. Brown, le sexe et le rang d'âge, et dont je traiterai plus particulièrement ici.

La théorie de l'alliance s'est intéressée à savoir comment l'on passait d'un couple frère-sœur, à un couple mari-femme, ou plutôt beaux-frères, grâce à la césure opérée par la prohibition de l'inceste et la loi d'échange du groupe. Là encore l'importance des mariages dans l'ordre de naissance n'a

* Souligné par moi.

pas échappé à certains, et l'on a même mis en évidence des formes de mariage préférentielles qui valaient pour l'aînée par exemple, mais pas pour les cadettes. Dans l'étude des interdits matrimoniaux il est apparu que des calculs particuliers de degré de consanguinité divisaient, dans les sociétés unilinéaires ou bilinéaires, les enfants de germains de sexe différent.

Sinon les faits touchant la germanité étaient épars dans l'anthropologie de l'âge, des classes d'âge en particulier, le rapport aîné-cadet étant aussi un rapport d'âge, et pour le rapport frère-sœur, dans l'anthropologie des rôles sexuels.

Les années 60-70 ont vu se développer les études sur la germanité. Les auteurs marxistes (Meillassoux le tout premier, mais aussi Rey, Terray...) travaillant dans l'Afrique de l'ouest ou centrale, ont mis en évidence le rapport aîné-cadet comme tout à fait fondamental, constituant pour certains un rapport d'exploitation et donc de classe, pour d'autres un rapport de domination seulement des uns sur les autres. L'aspect féminin ne leur a pas paru marqué de la même façon. On verra ce qu'il en est sur ce point chez les Guidars. Mais il faut bien comprendre qu'ils parlent d'aînés et de cadets *sociaux*. Pour Meillassoux par exemple l'aîné est « celui qui exerce une autorité sur le groupe, concrétisé par son rôle dans la redistribution des produits », et les cadets « ceux qui travaillent pour l'aîné et lui remettent le produit de leur activité » (1960: 43). Autrement dit, la référence généalogique qui sert néanmoins toujours de référence idéologique dans la culture peut être variable selon les sociétés, car il y a bien des façons d'être aîné et de poser le rapport aîné-cadet. On peut ainsi très bien être aîné, au sens du premier survivant de la phratrie, et ne pas être un aîné. L'inscription idéologique de l'ordre est à préciser dans chaque cas et la complexité de cette inscription est plus grande qu'on ne l'a supposé en général ce que révèlent bien les données guidars.

Comment se maintient cette exploitation ou cette domination des aînés sur les cadets ? C. Meillassoux a fait état du savoir :

L'acquisition du savoir se fait avec le temps et coïncide avec l'âge physiologique, sinon de façon absolue, du moins suffisamment significative pour appuyer la relation fondamentale d'aîné à cadet.

1960: 47

et plus récemment de l'avance-restitution dans le cycle de production agricole :

La reproduction du cycle agricole entraîne une solidarité nécessaire et pratiquement indéfinie entre les producteurs se succédant dans ce cycle : les notions d'antériorité et de postérité, qui marquent la place des producteurs dans le cycle agricole, président à la hiérarchie sociale entre aînés et cadets, protecteurs et protégés, adopteurs et adoptés, hôtes et étrangers, du moment qu'ils se situent dans ces mêmes relations.

1975: 77

Mais la dynamique au niveau idéologique des relations aînés-cadets et l'intériorisation de cet ordre ont été moins bien approfondis.

Deux articles récents traitent de l'inscription et de l'intériorisation partielle de cet ordre : celui de M. Fortes sur le premier-né en Afrique de l'ouest (1978) qui souligne la différence au niveau symbolique entre premier né et premier survivant, ainsi que le marquage symbolique et les pratiques éducatives afférentes à cette position d'aîné, et celui de W. Sangree (1978) sur la personnalité du benjamin, de celui qui ferme le ventre de sa mère chez les Tiriki du Kenya. Ces articles montrent bien un aspect fondamental de la relation aîné-cadet. L'ordre des enfants n'est pas seulement un ordre de priorité; on traite les germains différemment et on leur prête d'après leur sexe et leur position dans le rang des qualités et des configurations de personnalité particulières. Les deux positions extrêmes d'aîné et de benjamin sont souvent très marquées de ce point de vue, comme l'ont souligné ces deux auteurs. Chez les Guidars, le marquage ne se limite pas à ces deux positions extrêmes – certaines places centrales émergent aussi comme tout à fait prépondérantes.

Je voudrais montrer ici l'inscription de cet ordre de naissance, comment il est comptabilisé par rapport aux *deux* parents, son importance pour les enfants de l'un et l'autre sexe, et la personnalité qui est attachée à chaque position dans le rang et le traitement différentiel qui s'en suit. J'aborderai aussi en passant le cas de ceux qui défient cet ordre et sortent du rang : les déviants.

Dans un deuxième temps j'envisagerai les signes animaux sous lesquels sont placés les enfants d'après leur position dans le rang et leur sexe et leur rôle dans le processus de différenciation des germains et dans l'intériorisation de l'ordre de germanité pendant l'enfance. Ces animaux sont aussi des personnages (humanisés) de contes. Pour les positions de germanité où les tensions psycho-sociales sont fortes, ces contes jouent un rôle idéologique indiscutable.

▣ L'inscription du sexe et de l'ordre de naissance chez les Guidars

Comment s'effectue l'inscription de l'ordre de naissance chez les Guidars ? Comme je l'ai déjà signalé ailleurs, (C. Collard 1973), le système de parenté guidar ne fait pas que distinguer entre aîné (*daya*) et cadet (*tabua*). L'ordre de naissance est inscrit dans les noms donnés aux enfants à la naissance. Il est comptabilisé d'après la mère, bien que nous soyons dans une société patrilinéaire.

Le système de noms ci-dessous est décimal, et cyclique c'est-à-dire que le onzième enfant, s'il existe, est appelé « premier de nouveau ». Voici quels sont ces noms et l'étymologie populaire donnée pour chacun d'entre eux :

GARÇONS

1. Tizi
Tizia « premier sang versé »
2. Zourmba
zourmba « malin, fort »
zourmba kaoundelete « qui disperse les gens »
3. Toumba
toumbo toumbo « collant, idiot »
4. Vondou
Vondou na karzian « l'épervier qui aime toujours la viande »

5. Madi

Madia, madida « qui bavarde beaucoup »

6. Todou

Todouk todouk « qui trompe toujours les gens »

7. Dawai

medouwaiawaia « qui sème la discorde »

8. Damba

damba'a « toujours sur le dos »

9. Tourmba

Tourmba « jusque-là elle n'a pas gardé d'enfants vivants »

10. Baïma

baïma « le benjamin »

FILLES

- Keza
Keza « perdue »
- Miste
moustake « c'est la même chose »
- Tongou
koutonko « tu es passée »
- Naike¹
nai gangan « maligne »

Dans les cas de foyers polygyniques, un père peut très bien avoir deux enfants qui ont le même prénom. Quand un homme cependant a son premier enfant avec une femme qui en a déjà eu, il a le droit de donner le nom du premier enfant à ce dernier, car on verra plus loin l'importance du premier né. Une mère peut ainsi mais plus rarement, avoir plusieurs enfants qui portent le même nom, mais il s'agit alors toujours de noms d'aînés. Le tableau ci-dessus montre que de 1 à 4 les noms sont différents pour les garçons et pour les filles et qu'après ils sont identiques. Il faut dire ici que les femmes guidars ont en moyenne 4 à 5 enfants dont la moitié seulement atteignent l'âge adulte, bien que actuellement grâce à de meilleurs soins la mortalité infantile soit en régression. Bien que les enfants soient mélangés

¹ Nai veut dire 4 en foulfouldé (langue peule).

dans le ventre de la mère, et que pour cette raison on ne compte pas séparément filles et garçons disent les Guidars, un examen rapide de l'étymologie populaire des noms montre que filles et garçons sont en fait comptés parallèlement. Pour confirmer ceci il n'y a qu'à regarder la signification des noms de fille pour les trois premières positions : « Perdue », « C'est la même chose », « Tu es passée » (sous-entendu « Tu n'auras plus de garçons »). Ces noms en effet ne se comprennent que s'il y a eu une ou deux filles auparavant. D'autres indices laissent par ailleurs voir clairement que bien que la société soit patrilinéaire dans le cas d'un égo masculin surtout, dans le cas de filles c'est plus compliqué, car si les filles appartiennent au lignage de leur père, l'héritage des biens, les chaînes de fécondité, la succession et la transmission de cultes strictement féminins se font en ligne utérine. Cette double unilinéarité et cette unilinéarité dominante ainsi que le sexisme guidar transparaissent dans le système de noms tels que présenté, comme il transparaîtra plus loin dans les pratiques éducatives.

Comme je l'ai aussi indiqué ailleurs (Collard 1973, 1979), certains enfants que des signes particuliers de naissance sont venus marquer ne reçoivent pas les noms ordinaux dont il vient d'être question. Ce sont les jumeaux, qui défient la succession liée au rang de naissance puisque deux enfants sont nés en même temps. Ils apportent le plus grand bouleversement au système de noms puisque quatre noms ne sont pas attribués. Leur nom est déterminé par divination à l'intérieur d'une liste finie. Les jumeaux indiquent la mort à brève échéance du parent du même sexe. Si les jumeaux sont de sexes différents, ils ne sont pas de mauvaise augure, à condition cependant que le garçon soit né en premier, sinon il ne résiste pas à cet affront et en meurt pense-t-on, car la dichotomie sexuelle est clairement hiérarchisée.

Les deux enfants nés dans la concession après les jumeaux, qu'ils soient de même mère que les jumeaux ou non, mais à condition que les femmes soient enceintes en même temps, ne reçoivent pas de noms ordinaux, car les jumeaux ont brouillé la succession et on ne sait dans quel ordre ils auraient dû naître. Cette exception montre bien que dans cette société polygynique et polyandrique (car les femmes ont aussi plusieurs maris même si elles ne résident qu'avec un seul à la fois), les ventres ne sont pas des espaces fermés et qu'il y a des effets du partage en commun du même partenaire. Ces croyances nous renvoient aussi aux théories indigènes de la reproduction où l'homme a un rôle tout à fait prépondérant.

L'enfant né après un enfant mort est appelé « Cendre » ; on pense qu'il peut être la réincarnation du précédent. L'enfant né avec son « double » (le placenta) porte un nom spécial.

L'enfant né après la mort du père et celui qui n'a pu naître à la place habituelle dans la concession, ce qui est preuve d'un adultère, ne reçoivent pas de noms ordinaux. Ces deux dernières exceptions montrent l'importance dans cette société patrilinéaire de la référence au père, et le fait que

les Guidars ont des moyens infaillibles pour distinguer enfants adultérins et légitimes.

Certains enfants reçoivent les noms ordinaux dont il a été question plus haut et sont cependant des déviants. Ce sont : l'enfant né sans que sa mère ait revu ses règles, et l'enfant qui pousse une dent du haut en premier.

Tous les enfants dont il vient d'être question sont des enfants « mousbouda », c'est-à-dire « qui portent malchance ». Ils sont souvent confiés aux parents paternels ou maternels. Ils ne peuvent en tout cas manger avec leur parent de même sexe dans une mêmealebasse et leurs parents n'acceptent rien d'eux par la suite (gibier, compensation matrimoniale, cadeaux, etc.). Des pratiques divinatoires ont lieu lorsqu'ils atteignent l'âge des 4-5 ans pour savoir s'ils doivent être confiés à d'autres éducateurs. L'anormalité peut ainsi déboucher sur des pratiques de redistribution des enfants, à tout le moins temporaire, mais il est aussi courant de prêter un enfant pour être berger à un parent.

Bien que la plupart de ces enfants mousbouda ne reçoivent pas de noms ordinaux ils ont en fait une place équivalente dans l'ordre de priorité à celle qui aurait dû leur être attribuée (ceci est visible lors de la distribution de nourriture ou de cadeaux par exemple) et le nom ordinal qu'ils auraient dû avoir est simplement sauté. Autrement dit, ils ne portent ni le nom d'ordre, ni la personnalité afférente à ce nom.

Après avoir parlé de l'inscription idéologique de l'ordre de naissance à travers les noms, il convient de se tourner vers ce qui se passe en réalité. Un nom sur deux au moins n'est pas attribué pour les quatre premiers enfants à cause de la distribution des sexes à la naissance. S'il y a des décès ou des naissances « anormales », le système des noms est encore plus incomplet. Pour un homme cependant, c'est différent : grâce à la polygynie il peut avoir plus d'enfants, mais aussi plus d'enfants qui portent le même nom. Les tensions sont donc encore plus fortes entre germains agnatiques. Les enfants d'un même père restent ensemble toute leur enfance et leur adolescence, alors que les enfants d'une même mère sont séparés dans différents foyers et en compétition pour avoir leur mère auprès d'eux. Ils exercent sur elle des pressions pour qu'elle revienne vivre avec leur père. La série de germanité utérine indiquée par les noms peut être, et est souvent, à reconstituer entre plusieurs foyers distants les uns des autres.

Le deuxième nom de l'enfant est le nom ordinal du père ou son équivalent (nom donc défini par la mère du père, puisque c'est la mère qui décompte ainsi ses enfants). En ce sens on pourrait parler, comme l'a fait J. Rabain pour les Wolof, mais pour de toutes autres raisons qu'elle (pratiques d'échanges de nourriture, de parole, de soins, et place de l'enfant dans l'imaginaire de la société wolof) de « l'enfant du lignage », car ces noms situent l'enfant guidar sur deux générations à l'intérieur du lignage, mais

dans les cas de mariages stables et de naissances normales seulement. Il est étonnant de voir que le système ne tient pas compte de l'instabilité matrimoniale des femmes qui ont entre trois et quatre maris qu'elles peuvent quitter et retrouver à leur guise.

Des systèmes de noms ordinaux existent ailleurs en Afrique de l'ouest. Ainsi ils sont présents chez les Peuls sédentarisés du Cameroun septentrional appelés « Foulbé » comme une forme possible de dénomination des enfants parmi d'autres. Les Peuls nomades d'autres régions, soit les ignoreraient, soit les utiliseraient comme surnoms tecknonymiques (M. Dupire 1970: 170). Les Guidars ont d'ailleurs tendance depuis une vingtaine d'années à attribuer à leurs enfants des noms foulbés qui indiquent l'ordre de naissance. On peut remarquer qu'ils les emploient correctement : Hamman, Amadou (premier fils), Asta (première fille), Bouba (deuxième garçon), Fanta deuxième fille, etc. Quand une fois adultes, ils décident de s'islamiser, car il y a actuellement de fortes pressions pour l'unification du Cameroun septentrional via la religion islamique et la « foulbésation », ils changent souvent de noms en utilisant les prénoms foulbés correspondant à leur rang de naissance et à celui de leur père, faisant remonter d'un coup leur affiliation foulbée à deux générations. Cette façon guidar de penser l'ordre de germanité utérine est donc bien ancrée.

Les systèmes de noms ordinaux sont assez courants dans le Cameroun septentrional : on les trouve chez les Daba (système duodécimal), chez les Hina et les Kapsiki (système décimal d'après A.M. Podlewski 1966). À l'autre extrémité de l'Afrique ils sont présents chez les Bédik du Sénégal oriental (système de 7 et 8 noms, d'après J. Gomila et M.P. Ferry 1966) et chez les Basari (système de 7 et 8 noms, d'après M.P. Ferry 1977), auxquels je ferai référence plus loin.

☐ Le sexe, l'ordre de naissance et la personnalité des uns et des autres

Ces noms indiquent à première lecture une hiérarchie, un ordre du plus ancien au plus jeune, mais c'est beaucoup plus subtil que cela, et il faut maintenant les prendre dans l'ordre individuellement, pour voir quelle est la place attribuée à chacun. J'ai relevé les associations avec des animaux, les pratiques éducatives particulières, les croyances, contes et proverbes qui situent la personnalité de chacun dans l'ensemble des germains et par rapport aux parents.

Le premier enfant a une place tout à fait prépondérante. Des rituels sont effectués au 7^e ou 8^e mois de la première grossesse de la femme, ils n'auront plus jamais lieu une fois que le ventre sera ouvert. Ces rituels sont effectués chez les parents de la femme et soulignent bien l'importance des parents utérins dans les chaînes de fécondité. La cérémonie de purification appelée *oulzroubo* (décrocher la malchance) ne réunit que des femmes.

On dépose une offrande à base de viande, de haricot et de sésame sur l'autel des *Mangelvédi* (esprits qui possèdent les femmes et qui sont responsables, outre des cas de possession, des maladies liées à la grossesse, à l'accouchement, à l'allaitement et à la première croissance du nourrisson). On lave la femme, on lui rase la tête, puis on lui frotte le corps avec de l'huile mélangée à l'ocre rouge et des médicaments destinés à lui faciliter l'accouchement. Pendant les quelques jours qui suivent, la femme porte les cordes de la nouvelle accouchée. Que ce premier enfant soit né mort ou vivant, il libère la femme de l'obligation contenue dans la compensation matrimoniale qui est d'un enfant au moins; si elle choisit de rester ensuite chez ce mari ce sera de son plein gré car en aucun cas la compensation ne peut être remboursée après la naissance de cet enfant; des pressions peuvent néanmoins être exercées sur la femme pour qu'elle reste, mais elle peut partir et revenir plus tard. Comme l'a noté M. Fortes (1978) des rituels importants ont lieu à l'occasion de la naissance du premier enfant qui n'auront plus jamais lieu par la suite, car ils marquent le changement de statut du couple en tant que parents. Mais chez les Guidars c'est plus que cela : le sexe du premier enfant d'un individu est tout à fait fondamental car il fait entrer les parents dans une chance féminine ou masculine, comme c'est le cas également dans le Cameroun septentrional chez les Massa (V. Champion 1977) et chez les Mofu (J.F. Vincent 1977). Par la suite chaque fois que les parents accompliront un rituel ou feront un sacrifice, ils le feront de façon pair (4) s'ils ont eu une fille en premier, ou impair (3) s'ils ont eu un garçon; auparavant ils le faisaient en utilisant la chance féminine ou masculine de leur parent de même sexe. Que ce premier enfant décède par la suite ne changera rien. Tout ne descend donc pas avec la filiation, certains effets remontent les lignes de filiation et viennent affecter les parents en tant qu'individus, comme ils affectent aussi la relation d'alliance. Ainsi est-on plus ou moins homme ou femme chez les Guidars et a-t-on des relations de couple au niveau symbolique plus compliquées que la simple dualité. Les hommes tiennent pour cette raison, mais aussi parce que nous sommes dans une société patrilinéaire, à avoir un fils en premier. La même chose n'est évidemment pas identique pour les femmes qui sont néanmoins, d'après mon enquête, plus mitigées dans leur désirs (mais elles disent aussi parfois le malheur d'être née femme...). La même affectation sexuelle symbolique a été relevée par J.F. Vincent chez les Mofu :

Au lieu de partir de l'identité sexuelle d'un individu, les Mofu s'attachent généralement à celle de son enfant premier né, le marakwoy. Que le premier-né soit vivant ou mort n'a pas d'importance; ce qui compte, c'est qu'il a fait passer ses parents, le couple qui ensemble l'a procréé, parmi les adultes accomplis, les hommes vraiment hommes, les femmes vraiment femmes. Si ce premier-né est un garçon, sa mère, tout comme son père, utilisera le plus souvent l'impair. S'il est une fille, le mari comme sa femme utilisera le pair. Ainsi les Mofu brouillent les cartes en consacrant au moins une fois sur deux un homme au pair et une femme à l'impair.

1977: 494

Et pourtant les croyances concernant ce premier enfant ne sont guère encourageantes pour les parents si l'enfant est de même sexe qu'eux. Tizi, premier enfant garçon, dont l'étymologie populaire veut dire « premier sang versé » est toujours censé vouloir tuer son père. Keza, premier enfant fille, dont l'étymologie populaire là encore veut dire « perdue », n'est pas très bon signe pour sa mère non plus car c'est un signe de vie brève. Les jumeaux et les premiers-nés partagent le même destin de vouloir tuer le parent de même sexe. L'identité sexuelle est bien chère à payer !

Comme je l'ai expliqué plus haut, bien que les enfants soient mélangés dans le ventre de la mère et que pour cette raison on ne compte pas séparément filles et garçons, l'étymologie montre clairement qu'en fait filles et garçons sont comptés séparément et parallèlement. Et si au niveau symbolique, il n'y a qu'un seul aîné pour les deux parents, aîné dont dépend leur statut sexuel symbolique, dans la pratique il y a deux aînés, un aîné, un aîné garçon pour le père et une aînée fille pour la mère, et également comme on le verra plus loin deux positions de benjamins, celle de benjamin et celle de benjamine; ces dernières positions sont longtemps instables, car on peut toujours en être délogé par la naissance d'un plus petit de même sexe.

Filles et garçons ne sont cependant pas dans des positions exactement symétriques, face au rang de naissance, car les rôles sexuels interviennent. Pour les femmes il y a ainsi : l'ordre de naissance côté mère seulement et les rangs de mariage qu'elles peuvent contracter dans leurs différents mariages. La position de première épouse, appelée « épouse du nombril » reliée à son mari par un cordon ombilical contraste ainsi avec celle de dernière épouse appelée « épouse de ma porte » ; la première a des privilèges dûs à son rang, est la contre-maîtresse du groupe des co-épouses, est servie en premier, doit accomplir les rituels auprès de son mari etc., et la dernière est la préférée du mari avec les passe-droits de l'amour et de l'affection. L'analogie entre rang de naissance et rang de mariage est frappante, et mériterait d'être analysée de plus près.

Pour les garçons joue le rang de naissance côté mère qui est très important en cas de polygynie, et aussi le rang de naissance côté père ou plutôt l'âge absolu parmi les germains de même père. Ceci explique pourquoi en dehors des positions de première et de dernière fille (rôle qui peut être tenu par un garçon s'il n'y a pas de filles alors que l'inverse ne sera jamais vrai), le système de rang de naissance est plus marqué côté masculin, car il prime sur celui d'âge absolu. J'aborderai pour cette raison, le système de rang de naissance côté garçon d'abord.

Autrefois, disent les Guidars, un autrefois sans doute mythique, car ils apparaissent dans les généalogies, les Tizi (premiers enfants garçons) étaient tués à la naissance. Tizi hérite des 2/3 des biens du père à la mort de ce dernier, le dernier 1/3 étant partagé avec le premier fils d'une autre co-épouse si le père est polygyne ou alors avec le deuxième fils; mais encore faut-il

que l'héritage soit consistant car on ne partage pas les terres déjà trop morcelées. Au Tizi on procure une épouse en premier. S'il y a plusieurs Tizi dans une concession ils sont servis dans l'ordre d'âge relatif avant les deuxièmes fils, les Zourmba, sauf si la différence d'âge est énorme entre les deux. Tizi hérite du culte aux ancêtres en ligne agnatique. En attendant d'avoir tous ces droits un jour, on peut dire que Tizi le paye cher, car il y a une hostilité latente entre lui et son père, et de lourds interdits les séparent : il ne peut monter dans le grenier de son père, aller dans sa chambre, s'asseoir sur son lit, et pour certains même manger dans la mêmealebasse; ce n'est jamais lui que l'on envoie chercher des médicaments ou faire les courses de son père. Les Tizi sont souvent élevés ailleurs chez un parent paternel au moins pour quelques temps. Cette même hostilité entre premier fils et père, bien connue en Afrique de l'Ouest (M. Fortes 1977), est également marquée chez les Mafa du Cameroun septentrional. Voici ce que dit S. Genest :

Cet enfant étant le successeur virtuel de son père comme dépositaire de l'autorité ancestrale auprès de la famille, des mécanismes idéologiques – à forte portée psychologique – viennent codifier l'ensemble des relations que ces personnes entretiennent entre elles. À titre d'exemple, l'aîné ne doit pas s'asseoir où s'asseyait son père, ne pas croiser les jambes de peur de faire mourir son père... (Boisseau et Soula, 1974: 89). Tous les actes posés par le fils aîné doivent tenir compte de la présence du père et de la signification qu'ils peuvent prendre par rapport au statut de ce dernier. Ainsi, on remarque fréquemment la présence de coqs avec une partie de la crête coupée. Il y a là un indice que le propriétaire du volatile possède un frère plus âgé ou, s'il occupe la position d'aîné, que son père vit encore. Ne pas se soumettre à pareille règle équivaldrait à contester l'autorité des plus âgés que soi.

1977: 100-101

Si l'hostilité est plus marquée avec le Tizi le plus âgé, elle s'étend néanmoins à tous les Tizi. En ce qui concerne leur personnalité, les Tizi sont censés être forts physiquement, travailleurs, mais pas très intelligents : ils sont lourds et manquent de perspective. Les parents interrogés en l'absence de leur Tizi ont confirmé que ces derniers n'étaient pas très brillants. Tizi a pour signe animal le buffle (moussou) ou l'antilope cheval (buda) mais plus rarement; son portrait se précisera dans les contes mettant en scène ces animaux.

Avec la naissance du deuxième enfant, comme l'a noté M. Fortes, c'est la création, l'amorce de la relation de germanité :

It is the birth of the first child that creates parenthood, turning a woman into a mother, a man into a father once and for all. Later children merely expand parenthood quantitatively, so to speak; what they primarily contribute is the creation of the sibling group as the basic filial generation.

1977: 135

C'est pourquoi sans doute dans les contes la place de cet enfant est prédominante. Zourmba, deuxième enfant, garçon, est marqué très positivement dans la culture guidar : il est intelligent, malin, sait manier avec adresse la parole et tromper les gens, car il est menteur et aussi voleur; il se moque du pouvoir et dans les contes défie souvent le chef, ou, à défaut, son frère aîné ou pufné. Là encore l'unanimité des parents à reconnaître leur Zourmba comme brillant a été parfaite : ils avaient remarqué, d'après leur expérience bien sûr... Zourmba a pour signe animal l'écureuil palmiste (inzarke), petit, gracieux, agile, malin et voleur, personnage qui présente beaucoup des caractéristiques du lièvre des contes de l'Afrique de l'ouest (cf. Collardelle-Diarrassouba, *Le lièvre et l'araignée dans les contes de l'Afrique de l'ouest africain*, 1975). Le cycle du lièvre semble s'arrêter au Nigéria, car dans le Cameroun septentrional, chez les Massas, les Mambays, les Moudangs, les Guidars, les Foulbés et les Falis, c'est l'écureuil palmiste qui est en scène (cf. *Contes du Nord-Cameroun*, 1970). Inzarke est le trickster des contes parfois déjoué, surtout d'ailleurs quand il danse, mais souvent vainqueur.

Zourmba hérite dans le meilleur des cas, s'il n'y a pas de Tizi, de la totalité de l'héritage, sinon possiblement du 1/3, voire même de rien du tout. Il est marié après Tizi, et servi après lui. La même réserve n'existe pas entre Zourmba et son père, qui au contraire le garde facilement près de lui et l'envoie souvent faire ses courses.

Toumba, troisième enfant garçon, détient la place d'exclusion par excellence. Il est censé être idiot, et pour cette raison dit-on était tué autrefois. Les parents confirment la bêtise de cet enfant, sa lenteur, sa lourdeur, le fait qu'il essaye toujours d'imiter les autres et n'y arrive jamais, car comme dit le proverbe qui est aussi une des grandes leçons des contes touchant la relation de germanité : « on n'apprend pas la danse d'un autre ». Toumba est associé au varan (torsoko). Dans les contes, il se fait le plus souvent jouer par l'écureuil, sauf quelques rares fois, car comme dit le proverbe « quand un idiot se fait malin, il devient plus malin que le plus malin ». Toumba dont l'étymologie populaire veut dire « collant, idiot », (toumbotoumbo) est aussi le personnage humain des contes qui est stupide et appelé Ogobogobo. Il faut noter ici que certains informateurs ont déclaré que Tizi aussi était Ogobogobo. Quand il apparaît dans les contes en tant que Toumba, son père essaye de l'encourager en disant « Toumba, toi mon propre fils » mais il n'y arrive jamais. Malgré sa bêtise, le varan a un avantage certain car il a paraît-il deux pénis dont il se sert parfois d'ailleurs de chicotte pour battre les femmes car il est souvent méchant avec les femmes (parfois aussi avec les hommes). Il peut être un peu sorcier. Le seul fait d'ailleurs qu'il ait deux pénis l'associe d'emblée à la sorcellerie, mais d'autres associations sont aussi présentes dans les contes : os, termitière, feu, etc... Toumba n'hérite de rien sauf s'il est le premier fils survivant, est marié après Tizi et Zourmba, et n'a que peu de crédit au niveau idéologique.

Vondou, quatrième enfant, garçon, est vantard et intelligent; il est l'épervier qui guette la succession. Il voit loin, sait attendre et saisir l'occasion. Mais contrairement à Zourmba il ne fait pas rire : il est sérieux.

Pour les autres enfants l'image est très floue et les données ne se recoupent pas du tout. Du cinquième au neuvième on peut constater que l'étymologie populaire des noms n'est pas très positive (cf. le tableau des noms); ces enfants ont été associés à différents animaux, sans que ces associations soient stables d'un informateur à l'autre : chien, chat, singe, chenille, caméléon, éléphant, oiseaux, etc...

Le dernier fils par contre est quant à lui nettement marqué : c'est le préféré de son père. Ce dernier ne le contredit jamais; il ne le gronde qu'indirectement en s'adressant à des animaux par exemple; il ne peut le frapper : il est le chef disent les Guidars. S'il est intelligent, il est instruit par son père sur les connaissances magiques et médicales. Il ne reçoit aucun bien matériel, mais il est l'héritier spirituel par excellence. Ces connaissances occultes lui permettent d'être aimé des autres, des femmes en particulier, et éventuellement d'avoir une clientèle pour les connaissances qu'il détient : aphrodisiaques, magies d'amour et médicaments pour certaines maladies. Nous avons ainsi rencontré plusieurs benjamins polygynes et prospères. Baima comme le chef est associé aux grands fauves de brousse, hyène (dirzlingué) ou panthère (balgam). Il bouffe les autres, dit-on, est insatiable et sans reconnaissance. Sa maladresse de benjamin apparaît aussi parfois dans les contes.

Qu'en est-il maintenant du côté des filles ?

Deux d'entre elles sont nettement marquées par rapport à la mère; il s'agit de Keza premier enfant fille, qui est aussi signe de vie brève pour sa mère. C'est elle qui hérite des biens matériels de sa mère. Des interdits là encore existent entre elle et sa mère, mais beaucoup moins forts qu'entre Tizi et son père car elles partagent la même case. On dit qu'elle n'est pas très intelligente non plus. La dernière fille reçoit aussi l'héritage spirituel de sa mère décédée, ses connaissances magiques (magie d'amour pour attirer un homme ou surtout déjouer la magie d'amour d'un homme) et médicales concernant les mangelvedi et c'est elle qui est chargée du culte à la mère décédée, c'est la préférée de sa mère. Mais de la même façon que nous avons remarqué qu'à partir du cinquième enfant le sexe n'est plus marqué par l'attribution de noms différents, il ne l'est plus que par une marque féminine dans le cas des filles, on peut noter que le culte à la mère décédée peut être repris par un fils si elle n'a pas de filles, alors qu'il est impossible à un père de transmettre à sa fille des biens ou connaissances quelconques. Les derniers garçons peuvent ainsi participer des deux modes masculin et féminin.

Les associations entre les noms ordinaux pour les filles et animaux sont moins stables : méuné, gazelle du Sénégal pour Keza; gélin, biche aux flancs roux pour Misté et parfois aussi pour Tongou; mandava, lapin aussi pour Tongou; tabraouke, perdrix, ou kersésé, écureuil rayé pour Naïke, quatrième enfant, fille, qui est marquée très positivement comme étant maligne. Ces animaux ont tous en commun le fait d'être gracieux. Plus rarement des animaux domestiques ont été cités : vache, mouton, chèvre pour les trois premières filles. Très souvent également mes informateurs ont simplement transposé ce qu'ils venaient de dire pour le garçon pour l'attribuer à la fille : ainsi Keza serait le buffle femelle, Misté l'écureuil femelle, Tongou le varan femelle, etc. Clairement l'importance du rang de naissance est beaucoup moins fondamental comme clivage social du côté féminin; il joue néanmoins de façon importante pour l'ordre dans lequel les filles sont servies, mariées, reçoivent des cadeaux etc.; il joue aussi fortement pour deux positions, celle de fille aînée et celle de benjamine.

Si le premier fils ou la première fille est en position de miroir pourrait-on dire par rapport au parent de même sexe, le dernier garçon ou la dernière fille est littéralement le double, le jumeau de son père ou de sa mère. Des rituels de jumeaux ont lieu au moment des funérailles du parent de même sexe pour que l'enfant puisse rester vivant après lui. Ainsi l'opposition courante des générations adjacentes, et la solidarité des générations alternées est-elle chez les Guidars déjà existante à l'intérieur de la génération d'Ego. De même à l'intérieur du groupe de germains pour les quatre premières positions masculines on peut voir qu'il y a opposition entre ceux qui se suivent directement, 1 et 2, 2 et 3, 3 et 4, l'un étant intelligent, l'autre pas, et similitude entre 1 et 3, et 2 et 4, de ce point de vue. Mais si l'alternance sexuelle tombe bien, premier et troisième enfant filles, elle neutralise en grande partie cette opposition : Keza et Tongou en effet sont moins marquées de ce point de vue.

Dans la réalité, et ceci est fondamental, quel que soit le nombre d'enfants au dessus de 4 (5), dépendamment des richesses du père, dont 2 (3) garçons et deux filles, sinon au dessus de 2 filles et 2 (3) garçons, il y a forcément des places d'exclusion, de « bouc émissaire », qui sont centrales chez les Guidars, dont celle très marquée de Toumba, troisième garçon. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres places d'exclusion, celles des enfants dont j'ai parlé plus haut, les déviants, les mousbouda, ceux qui apportent la malchance.

☐ L'association enfant-animal et le rôle idéologique des contes

L'association des enfants avec certains animaux bien connus de tous et que l'on retrouve comme personnages dans les contes est claire pour un certain nombre de positions de germanité comme je l'ai montré. Pour d'autres, elle demanderait à être précisée par une enquête ultérieure. Ces associa-

tions se retrouvent aussi pour les enfants qui sont définis dans la culture comme déviants. Ainsi les jumeaux sont-ils associés aux fourmis noires, l'enfant né après la mort du père au hérisson, et l'enfant né avec son « double » à une espèce de chenilles comestibles grasses et blanches.

Cette association, noms indiquant l'ordre de naissance et animaux a été relevée aussi chez les Bassari, mais sans la dichotomie sexuelle présente chez les Guidars :

Ces prénoms ordinaires sont aussi attribués à des animaux sauvages : 1 est lion, 2 est buffle, 3 est hippopotame, 4 est lycaon, 5 est hyène ou éléphant; pour les chasseurs, 1 est hyène parce que, contrairement au lion, elle n'a pas peur du feu. Les masques sont aussi porteurs de prénoms; d'une manière générale, tout ce qui vit et peut être ordonné hiérarchiquement est susceptible de porter ces prénoms ordinaires.

M.P. Ferry 1977: 85

Certains contes dont je ferai état plus loin (cf. les funérailles du chef des oiseaux) laissent à penser qu'il n'y a pas un seul animal associé à un prénom ordinal puisque tout ce qui vit peut aussi être ordonné de la même façon, et notamment dans l'exemple retenu, les oiseaux. Quand les contes veulent explicitement souligner l'aspect « même famille », c'est à ce genre d'analogie qu'ils ont recours.

Sinon, l'association plus générale de l'enfant malin avec, en zone tropicale, le lièvre, et en zone équatoriale l'araignée, est bien connue en Afrique de l'ouest :

Du neveu bambara au prince fali, tous les textes d'Afrique occidentale ici réunis ont en commun les mêmes héros : un enfant que sa malice apparente au lièvre des contes animaux. Un texte guéréz (Guinée forestière) pousse le rapprochement jusqu'à transporter notre conte chez les animaux. L'Enfant malin y devient le plus jeune fils de Lièvre, aux prises avec Panthère.

D. Paulme 1976: 220

D. Paulme voit cependant une différence entre enfant malin et animal, ce que semble confirmer mes données :

Araignée et Enfant malin ne se doublent pas pour autant : Araignée sort plus d'une fois puni et honteux des aventures où l'entraînent son égoïsme et son insatiable gourmandise. Les récits où il assure le rôle du Trompeur trompé, se laisse prendre dans un piège et finit victime d'une ruse parallèle au mauvais tour qu'il avait joué dans un premier temps, sont aussi bien accueillis par un auditoire impartial que ceux où il berne des partenaires trop crédules. L'Enfant malin, pour sa part, ne connaît jamais pareille défaite.

1976: 224

Il est évident que le fait de transposer les caractères dans le règne animal, lui aussi animé, leur donne plus de contraste et de variété, et permet par là même de fonder des écarts significatifs entre les humains. On reste cependant

toujours dans le domaine de l'analogie. Ces animaux peuvent être tués et mangés et le sont souvent dans les contes.

B. Bettelheim soulignait l'importance des contes de fées pour la structuration affective et intellectuelle de la personnalité de l'enfant :

À force d'avoir été répétés pendant des siècles (sinon des millénaires) les contes de fées se sont de plus en plus affinés et se sont chargés de significations aussi bien apparentes que cachées; ils sont arrivés à s'adresser simultanément à tous les niveaux de la personnalité humaine, en transmettant leurs messages d'une façon qui touche aussi bien l'esprit inculte de l'enfant que celui plus perfectionné de l'adulte. En utilisant sans le savoir le modèle psychanalytique de la personnalité humaine, ils adressent des messages importants à l'esprit conscient, préconscient et inconscient, quel que soit le niveau atteint par chacun d'eux.

1979: 19

Même si cela est juste, c'est une vue un peu optimiste des choses. M. Soriano dans un commentaire critique de l'ouvrage de Bettelheim, rappelait que tous les contes pour enfants ne sont pas des contes de fées, et que certains finissent mal :

Bettelheim ignore que les enfants disposent d'un répertoire oral distinct, celui des « contes qui finissent mal », encore appelés « contes d'avertissement », destinés à éloigner les enfants des lieux, des animaux ou des gens considérés comme dangereux.

1979: 549

Dans certains contes que j'ai recueilli apparaissent, sinon les fées, du moins des êtres surnaturels (cf. l'écureuil et les flûtes magiques ou Tizi et l'oiseau Kopo messenger de Dieu); mais beaucoup de ces contes sont des contes d'avertissement.

« L'ordre des enfants », véhiculé par les contes est intériorisé au maximum lorsque les enfants ont entre six et dix ans. À cet âge, les enfants des deux sexes sont bergers en brousse ou sont entre eux au village à garder les concessions désertées par les adultes pendant la journée, et à prendre soin de leurs germains plus jeunes. C'est également l'époque où les enfants sont les messagers et chargés de courses de leurs parents et de leurs grand-parents. Ces derniers, pour les remercier de leurs services, leur racontent les soirs de saison sèche des contes, ou leur posent des devinettes qu'ils se transmettent aussi entre eux, lors de leurs veillées de jeux et de chants accompagnés de tambour au moment de la saison sèche au village, ou lors de leurs réunions de bergers en brousse².

² Petites filles aussi bien que petits garçons racontent les mêmes histoires.

D. Rey-Hulman a relevé chez les Tyokossi un apprentissage traditionnel plus hiérarchique, plus formel et plus tardif des contes entre générations alternées, puisque le petit-fils travaillait effectivement pour son grand-père :

Cette transmission prenait figure de contre-don aux prestations de travail que le « petit-fils » fournissait à son « grand-père ». Le « petit-fils » désireux de briller dans le récit de contes s'ingéniait à rendre service à son « grand-père ». Celui-ci en récompense de son zèle, finissait par s'intéresser à lui et lui dire de venir le soir auprès de lui, après le repas : alors il lui racontait des contes et lui donnait des conseils de diction. Et le « petit-fils » entrait dans un processus de prestation de travail qui pouvait s'étendre sur des périodes de temps assez longues — une année par exemple. Ce type de prestation est considéré comme gratuit, sans contrepartie immédiate. La contrepartie au niveau idéologique est effectivement une forme de redistribution bien tenue.

1977: 168

Pour remercier des services rendus, les femmes donnent surtout de la nourriture. Les femmes connaissent des contes pour les plus petits enfants; ces derniers sont plus brefs et souvent entrecoupés de chants³.

Mais il faut dire tout de suite que ces contes sont loin d'être réservés aux enfants, et lors des soirées qui regroupent adultes et enfants des deux sexes habitant des concessions voisines, des histoires sont aussi racontées où celles qui ont le plus de succès mettent en scène les femmes, le chef et la sorcellerie. Parmi les contes pour adultes cependant ce sont presque exclusivement les hommes qui sont narrateurs (d'où la prolifération de contes sur les femmes...).

☐ La leçon des contes

Pour illustrer le processus d'intériorisation de la personnalité afférente au rang, voici quelques contes sélectionnés parmi ceux que j'ai recueillis et qui sont regroupés ici par thème, ou par « leçon ».

1. Les enfants sont différents; la nature les a fait ainsi :

a) *le vautour et le chat*

Le vautour et le chat sont des amis. Un jour le vautour voit un cadavre, loin en brousse du côté de Mokolo et va se repaître. Repu, il rejoint son

³ La même différence entre contes des hommes et contes des femmes a été relevée chez les Tyokossi : « Dans les contes des femmes il y a beaucoup de chants ». Le rapport du public à l'acteur est alors réduit à celui d'une communication rythmée. Les chants sont pour la plupart ésotériques, soit qu'ils représentent des onomatopées non significatifs par rapport au contexte, soit qu'ils aient la forme de refrains en langue étrangère » (1977: 163).

ami le chat qui lui a le ventre vide. Comme il se met à pleuvoir, ils vont s'abriter dans une case où il fait très sombre. Passe une souris, le chat se précipite et la mange. Le vautour qui ne voit rien mais entend lui demande ce qu'il mange. Le chat répond « il y avait là une souris, ne l'as-tu pas vue ? »

Remarques : Chacun a ses qualités, le vautour peut voir très loin, et le chat peut voir la nuit. Il ne faut mépriser personne, mais voir d'abord.

b) *Les funérailles du chef des oiseaux*

Le chef des oiseaux est mort. Tous ses enfants sont réunis pour le partage de l'héritage.

On dit au grand vautour de prendre la hâche. Au grand épervier on donne la faucille. Au petit épervier on dit de prendre le couteau. Au martin pêcheur échoue le filet. À l'oiseau Ketketé (?) on donne la permission de manger les margouillats. Au tisserin la permission de manger les chenilles. Au petit oiseau roux dambrian (?) qui sait parler, la possibilité d'aller habiter avec Dieu, c'est-à-dire les secrets.

Commentaires : Chacun sa part d'après ses capacités. Les enfants ne se ressemblent pas; ils ne sert à rien de donner à chacun de façon identique. Aux aînés les biens matériels, à ceux du centre la permission (de vivre ?...), au benjamin les secrets.

2. « On n'apprend pas la danse d'un autre », ou la grande leçon des relations de germanité

a) *le buffle et l'écureuil*

Un jour le buffle dit à l'écureuil : « Je te trouve bien beau, et j'aimerais bien te ressembler ». L'écureuil lui répond : « Je tiens ma beauté de mon père et de ma mère; je veux bien te montrer comment devenir beau, mais pour cela il faut que tu me laisses entrer dans ton corps, pour que je puisse dessiner quelques lignes, alors tu seras beau comme moi ». Le buffle accepte. L'écureuil lui dit : « Quand tu sentiras un pincement dans ton ventre, c'est que tout sera fini, tu pourras sauter ». L'écureuil entre alors dans le ventre du buffle par l'anus, lui coupe les intestins et le foie. Le buffle saute, il meurt. L'écureuil sort et emporte la viande.

Commentaires : On n'apprend pas la danse d'un autre; Zourmba bouffe son aîné Tizi; il est plus petit mais plus malin et la manière vaut mieux que la force.

Un autre conte bâti sur le même modèle, met en scène l'écureuil palmiste qui rêve d'avoir comme le coq une crête sur la tête et qui en meurt, lui aussi assommé.

b) Le buffle (ou l'antilope cheval), l'écureuil et le varan

Un jour, l'écureuil va voir le buffle. Il s'est confectionné des cornes en boue et vient demander au buffle de l'aider à déraciner l'arbre qui est devant eux. Pour montrer sa bonne volonté et sa faiblesse, l'écureuil fonce le premier dans l'arbre, cornes en avant, mais bien sûr celles-ci se cassent et il reste étourdi. Le buffle y va alors de toutes ses forces et reste pris, car ses cornes se sont enfoncées dans l'arbre et ne veulent plus en sortir. L'écureuil dit alors au buffle qu'il va le traire et que si il refuse il le laissera mourir de faim et ne lui apportera pas à manger. Le buffle accepte alors de laisser prendre son lait chaque jour contre du fourrage.

Un jour le fils du varan vient chez l'écureuil quand celui-ci est en train de faire bouillir son lait. L'écureuil lui en fait boire un peu et le petit varan cache une partie du lait sous ses ongles. De retour chez lui il demande à se faire porter; tout le monde refuse car il est déjà lourd sauf une grand-mère à qui le petit varan en récompense fait sucer ses doigts et goûter un peu du lait qu'il avait emmagasiné sous ses ongles. La grand-mère dit alors « Eh ! la maman, prend ton fils ». La mère le prend et a droit à goûter elle aussi. Le père questionne alors son fils. Il va ensuite trouver l'écureuil pour lui demander où il a trouvé ce que son fils lui a fait goûter. L'écureuil lui répond qu'il y a en brousse un petit cactus dont la sève est blanche et qui s'appelle adapa, et qui pousse juste là où son père a été enterré. Il lui dit qu'il faut faire cuire cette sève et ensuite aller la manger dans le grenier avec ses trois fils, Tizi, Zourmba et Toumba. Le varan suit scrupuleusement ces instructions. Il demande à Tizi de goûter; Tizi dit : « Kay ! c'est amer ». Il demande ensuite à Zourmba qui lui fait la même réponse. Il dit alors à Toumba : « Toi, mon propre fils, il faut que tu goûtes et que tu me dises si c'est bon ». Toumba goûte et dit : « Mon père c'est un peu amer bien sûr, mais c'est tout de même comestible ». Le père goûte à son tour et tous sont pris de maux de ventre et d'une très grande soif. Ils partent au bord de la rivière et boivent toute l'eau ne laissant que les poissons. Arrive alors l'écureuil qui porte sur sa tête comme chapeau le toit du grenier et comme lance, l'échelle du grenier. Le varan et ses fils épouvantés s'enfuient en laissant là les poissons que l'écureuil ramasse.

c) L'écureuil et Ogobogobo (ou le varan)

L'écureuil a fait du vinaigre de poisson. Arrive Ogobogobo qui lui demande comment on prépare le vinaigre. L'écureuil lui dit qu'il faut aller manger les fruits du tamarinier avec ses enfants et ensuite quand il aura envie d'aller à la selle, il faudra que lui ou ses enfants disent non pas « J'ai envie d'aller à la selle » mais « J'ai envie de faire du vinaigre ». Ogobogobo et ses enfants mangent tout l'après-midi les fruits du tamarinier et sont pris d'une forte diarrhée. Ils recueillent le « vinaigre » qu'ils font dans une grande jarre. L'écureuil dit alors à Ogobogobo : « Il faut aller porter nos jarres de vinaigre chez le chef ». Le chef les remercie en proportion et donne

à Ogobogobo un bœuf, et à l'écureuil un bouc. Ils s'en retournent chez eux. En cours de route l'écureuil prétend qu'il a oublié ses chaussures et retourne chez le chef. Il lui dit qu'il ne faut pas juger les cadeaux sur la quantité seulement. Le chef fait ouvrir les jarres et la supercherie est découverte. Le chef dit alors à ses gens de reprendre le bœuf et de le donner à l'écureuil, mais ce dernier dit de laisser faire, qu'il saura bien se débrouiller. (Ici le conte se subdivise en deux versions).

— *Première version*

L'écureuil rattrape Ogobogobo et lui dit : « On va tuer le bœuf chez toi; je vais t'aider à le dépecer et ensuite tu viendras m'aider avec mon bouc ». L'écureuil rassemble ses enfants derrière les murs de la concession d'Ogobogobo. Il dépèce le bœuf et jette la viande au dessus du mur, en disant : « Ça ce sont des os » et laisse les os à Ogobogobo. Une fois le partage fini, ils vont chez l'écureuil, et même chose Ogobogobo place ses enfants derrière les murs de la concession de l'écureuil, mais de nouveau habilement l'écureuil ne lui laisse prendre que les os avec un peu de chair autour et garde les meilleurs morceaux pour lui.

— *Deuxième version*

L'écureuil a rattrapé Ogobogobo sur le chemin, et tire le bœuf par la queue vers l'arrière, alors qu'Ogobogobo essaye de le faire avancer. L'écureuil dit alors à Ogobogobo : « Il faut tuer le bœuf ici, car il est trop fatigué il ne peut plus avancer ». Ils tuent le bœuf. L'écureuil demande à Ogobogobo d'aller chercher des gens pour les aider à porter la viande pendant que lui gardera le bœuf, mais Ogobogobo dit qu'il préfère rester et attendre. L'écureuil va chercher des gens en bonne santé pour l'aider et des aveugles et des lépreux pour aider Ogobogobo. Pendant qu'il est parti Ogobogobo enfonce toute la viande dans une termitière et ne laisse sortir que la queue. Quand l'écureuil revient, il lui dit que les esprits de la termitière sont venus emporter la viande. L'écureuil lui dit qu'il est trop idiot de s'être fait voler la viande et le plante là.

d) *L'écureuil et les flûtes magiques*

L'écureuil était resté depuis sept jours sans manger; il était presque mort de faim. En se promenant au bord d'une rivière il trouve le fruit d'un arbre (mibbéré); il monte dans l'arbre et met les fruits dans sa bouche, mais par trois fois les fruits s'échappent de sa bouche et tombent dans l'eau. Il descend et va dans l'eau pour essayer de les repêcher. Il aperçoit alors dans l'eau une petite flûte. Il siffle « Ngin ». De la boule de mil apparaît. Il mange à satiété. Il siffle encore « Ngin », de la bière de mil se présente devant lui et il boit jusqu'à plus soif. Il siffle encore « Ngin » et de l'eau fraîche apparaît. Revenu de brousse il trouve les siens affamés. Il

siffle alors trois fois et rassasie toute sa famille. Il part alors présenter au chef sa trouvaille et lui demande de rassembler les gens le lendemain matin devant chez lui. Le lendemain il vient avec sa petite flûte magique et donne à manger et à boire à tout le monde de cette façon là. Ogobogobo qui a appris de l'écureuil comment il s'est procuré cette flûte magique décide de faire la même chose et de partir en brousse. Il jeûne pendant sept jours puis se rend près de l'arbre mibbééré dont les fruits ne sont pas encore mûrs. Il jette dans l'eau par trois fois les fruits, puis va chercher dans l'eau la petite flûte. Mais tout ce qu'il trouve c'est une corne de buffle. Il siffle « Ngon », des gens viennent, « Ngon » des coups de chicotte se mettent à pleuvoir. Il rapporte alors la corne chez lui, rassemble ceux de sa famille et souffle dans la corne, « Ngon », tous reçoivent des coups de chicotte et chacun le supplie d'arrêter de siffler. Il part alors chez le chef, lui demande de réunir les villageois devant chez lui le lendemain matin, ce qu'il fait. Ogobogobo se met alors à siffler de toutes ses forces dans la corne et les coups pleuvent. Les villageois lui demandent d'arrêter, mais il siffle et siffle jusqu'à ce que tous soient rompus par les coups.

La morale de ces contes est claire : il ne faut pas essayer de copier, on ne sera jamais un autre. L'écureuil, Zourmba trompe et voit ses frères aînés et puînés. Dans une version cependant, on voit Ogobogobo Toumba, triompher, ce qui est inhabituel, mais arrive tout de même. Le commentaire de mes informateurs dans ces cas là est celui-ci : « Quand un idiot devient malin, il devient plus malin que le plus malin » ou alors « L'eau emporte toujours celui qui sait nager » c'est-à-dire que même les plus malins se font avoir un jour.

3. La personnalité de chacun : Tizi, Zourmba, Toumba, Baima

a) Tizi et Kopo, l'oiseau messager de Dieu

Un homme avait plusieurs fils. Tous les cadets de Tizi avaient une femme chez eux : Zourmba en avait deux et Toumba quatre. Lui seul était célibataire car sa femme était partie. Il en était réduit à aller chercher des fagots de bois pour les épouses de ses frères afin qu'elles lui préparent de la nourriture.

Un jour, Tizi fait un piège et va le mettre dans une rivière presque à sec afin d'attraper des oiseaux. L'aigle brun Kopo, le messager de Dieu, vient se poser près du piège pour boire de l'eau. Tizi lui dit : « J'ai un piège juste à côté, tu ne vauds pas la peine d'être pris car tu n'es pas comestible, et tu vas t'envoler en ne me laissant que les plumes ». L'oiseau lui répond alors : « Attrape-moi quand même et amène moi chez toi », ce qu'il fait. Dieu n'ayant pas vu son oiseau depuis quelques jours s'inquiète et envoie des gens pour le chercher. Ils viennent chez Tizi en lui disant « Rend l'oiseau à Dieu et en échange il te donnera une grande richesse », Tizi rend alors

l'aigle brun. On lui propose pour le remercier des habits qu'il refuse; du mil, un troupeau de bœuf, qu'il refuse aussi. Il demande à Dieu de lui donner simplement la bague qui est à son doigt. Dieu accepte et lui donne en plus quelques bœufs.

Quelques temps après, sa richesse étant connue, une femme vient le voir et lui dit : « Si tu m'aimes, il faut que tu m'épouses et que tu me donnes la bague qui est à ton doigt ». Ils se marient. Mais une nuit la femme part chez un autre homme en emportant la bague. Tizi déçu va voir l'aigle brun qui lui dit d'aller en brousse prendre un bélier mâle et de le partager entre une chenille, un bousier et une souris. Ce qu'il fait. La chenille part la première tout ronger dans la case où habite la femme avec son nouveau mari. La souris va mordre la femme sur les lèvres dans son sommeil. La femme crie; la bague tombe. Le bousier la roule jusqu'à la maison de Tizi qui retrouve grâce à cette bague ses richesses.

Commentaires : Il ne faut pas prendre; il faut attendre. Tizi doit attendre. Dieu donne.

b) *Qui épousera la fille du chef ?*

Le chef avait une très belle fille. Il dit un jour : « Celui qui épousera ma fille sera celui qui pourra siffler dans le trou du papayer géant ». Ayant entendu celà, l'écureuil va trouver une grosse grenouille; il lui demande de se cacher dans le trou du papayer et de chanter quand il sera dans l'arbre. Le chef convoque les prétendants. Plus de 100 viennent et essayent sans succès. L'écureuil demande à tenter sa chance aussi. Les autres se moquent de lui en disant : « Comment pourrais-tu réussir alors que des plus forts que toi n'ont pas pu ? ». Mais le chef insiste qu'on le laisse tenter sa chance. L'écureuil monte dans le trou du papayer, se gonfle comme s'il allait siffler de toutes ses forces, et la grenouille se met à chanter « Ngon ». C'est ainsi que l'écureuil a épousé la fille du chef.

Commentaires : L'écureuil est malin, l'emporte sur le chef; autre commentaire : il faut toujours un messenger pour épouser une femme.

c) *La mère veuve, sa fille et le varan*

Une femme avait perdu son mari et restait toute seule. Un jour elle s'en va au puit et trouve une verge abandonnée sur la margelle du puit. Toute contente elle l'emporte chez elle la cache dans son toit de paille et en écrasant son mil le soir même, se met à chanter « Moi j'ai un petit bâton sous le toit, moi j'ai un petit bâton sous le toit ».

Un jour sa fille vient lui rendre visite et en l'absence de sa mère trouve la verge, la fait griller et la mange avec du sésame. Puis se rendant compte de ce qu'elle a fait (signe de mort pour sa mère) dit qu'on aille chercher

très vite sa mère sinon qu'elle va mourir. Elle part alors chercher un mari pour sa mère et rencontre sur sa route le varan qui s'appelle Mouttouloug-géré. Il lui présente deux verges. Elle dit « Kay, ça peut suffire pour maman ! ». Le varan accepte de venir avec elle aux conditions suivantes : comme repas il faudra lui préparer des haricots et il se couchera dans une termitière. Marché conclu, il vient rendre visite le soir même à sa nouvelle fiancée qui toute contente le laisse entrer. Il lui enfonce alors ses deux verges dans le vagin. Pour la femme c'était beaucoup. Elle dit à sa fille le lendemain matin : « Quand il reviendra, il faudra lui dire que je suis morte » et elle part se cacher dans la bergerie. Le varan revient le lendemain soir, mais un enfant lui dit où la femme est cachée. Il l'appelle alors « Fiancée, fiancée où te caches-tu ? », la découvre et lui fait encore l'amour avec ses deux pénis. Le lendemain matin la femme demande à ce qu'on l'emballer dans un secco de paille et qu'on avertisse les enfants de ne pas dire au varan où elle se cache. Le soir de nouveau, le varan vient chez sa fiancée, mais personne ne répond à son appel. Dépité, il aperçoit alors le secco de paille et dit « Puisque je n'ai rien trouvé, je vais partir avec ça ». Il s'en va et trouve que le secco est lourd. Il s'arrête alors et dit « Kay ! il faut que je fasse mes besoins ». Pendant qu'il s'exécute, la femme sort de la paille et se sauve. Le varan reprend le secco de paille et le trouve léger cette fois là. Il dit « Kay ! le caca me fatiguait » et il part frapper ses excréments.

Commentaires : Le varan a deux pénis (sorcellerie), Toumba est bête, mais aussi : une femme ne peut avoir deux maris à la fois.

d) *Le singe et l'hyène*

Le singe part avec sa femme pour aller rendre visite à son père. En cours de route, ils trouvent une hyène au fond d'un puit qui supplie le singe de la sortir de là. La femme du singe dit à son mari que c'est dangereux pour eux de l'aider. Mais l'hyène réplique : « Mon ami n'écoute pas la parole des femmes ». Le singe sort l'hyène du puit, et cette dernière lui dit : « Je vais te manger car j'ai très faim ». Le singe lui répond : « Mais n'est-ce pas je viens de te sauver la vie ? ». L'hyène rétorque : « On dit que la chair du singe est très bonne, et regarde comme je suis maigre, comment pourrais-je encore te laisser ? » L'hyène mange alors le singe. La femme du singe se sauve et va mettre bas en brousse. Elle accouche de cinq petits. Arrive l'hyène qui la voit mettre de l'ocre sur ses enfants, et qui lui demande pourquoi elle fait ça. Elle répond que c'est pour aller chercher des sauterelles. L'hyène dit qu'elle va venir aussi avec ses enfants. Le singe lui dit qu'il faut attacher les petits dans l'arbre avec une corde, comme ça ils vont attraper beaucoup de sauterelles. Elle attache ses enfants mais sans serrer la corde. Puis elle s'en va mettre le feu en brousse pour faire sortir les sauterelles. Les petits du singe se sauvent mais pas ceux de l'hyène qui sont brûlés vifs. Le singe présente alors à l'hyène ses propres enfants à manger en lui disant : « Toi qui est grosse, tu vas manger les grosses sauterelles », ce qu'elle fait. Le singe lui dit alors : « Tu es folle,

tu ne sais même pas ce que tu fais, tu as mangé tes propres enfants ». L'hyène ne comprend pas. Elle cherche ses petits et pendant ce temps là le singe se sauve et va se cacher avec ses petits dans un trou. Quand l'hyène comprend, elle est folle de rage et de douleur et cherche le singe. Voyant qu'ils sont dans un grand trou, elle va chercher la girafe au long cou pour l'aider à sortir le singe du trou. La girafe essaye. L'hyène l'encourage en lui disant : « Tire, la girafe, tire-le » mais la girafe répond : « Ce n'est pas ça, elle coupe ma tête ». Elle ressort alors sans sa tête. L'hyène dit : « Alors mais comment la girafe là, on lui dit de tirer le singe, et elle coupe encore sa tête ! » Et elle s'en va...

Commentaires : L'hyène est insatiable et sans reconnaissance. Quand on fait le mal, vos petits peuvent en souffrir.

e) *L'hyène et le piège*

L'hyène dit un jour au varan : « Va me chercher ma vache qui est dans le piège ». Le varan accepte, mais le piège refuse de lui donner la vache en disant : « Va dire à l'hyène qu'elle vienne elle-même ». L'hyène se déplace et demande elle-même sa vache au piège. Le piège ne répond pas. L'hyène furieuse lui donne un coup de patte. Le piège attrape l'hyène, la jette en l'air et la balance jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Elle s'en va sans dire mot.

Commentaire : L'hyène est insatiable, et bien que plus petite, se conduit comme un chef et donne des ordres.

Les associations enfants-animaux se présentent comme si elles ne faisaient que refléter des différences et des similitudes observées, et observables par tout un chacun, car ces animaux sont courants, il suffit de regarder leur comportement, alors que bien sûr elles proposent un modèle d'identification à l'enfant. Car si l'animal et le comportement décrit vont bien ensemble, c'est évidemment une décision arbitraire de la culture d'attribuer tel animal et telle qualité à tel enfant : à Tizi la force, les biens, à Zourmba l'agileté et l'intelligence, à Toumba, la virilité et la bêtise etc... Comme pour ceux qui croient aux signes du zodiaque dans notre société, signes qui ont aussi pour beaucoup des symboles animaux, les parents guidars ne pensent pas qu'ils peuvent modifier le caractère de leur enfant, car cela ne dépend pas d'eux. « Et si Zourmba est stupide ? » ai-je demandé un jour ? La réponse fut simple : « C'est qu'alors la vie a baisé sa maman » ou « Que la terre a tourné sur son dos », c'est-à-dire que c'est le monde à l'envers !

En ce qui concerne le rapport de germanité, la leçon des contes est simple : Les enfants sont différents et complémentaires, et la personnalité d'un autre n'est pas transférable. Ce n'est pas parce que Zoumba décide que Toumba va être intelligent; tout au plus s'il est le premier garçon survi-

vant, il pourra hériter, c'est tout, car on n'apprend pas la danse d'un autre, et surtout pas d'un frère. En ce sens il ne sert à rien de tuer celui qui est devant soi. Il y a là un déplacement intéressant des tensions et des jalousies.

☐ Conclusion

Ramener la relation de germanité à la relation de filiation ou pire à une relation de filiation, celle mère-enfant, en ayant recours à des analogies biologiques telles que les germains « tous issus d'un même ventre », l'aîné étant celui qui l'ouvre et le benjamin celui qui le ferme, c'est traiter les germains comme une série d'identiques, ce qu'ils ne sont pas.

Le rapport aîné-cadet n'est pas seulement un rapport d'ordre de parenté qui va du plus ou moins âgé ou du plus ou moins avantagé. Autrement dit la différence entre les germains n'est pas seulement quantitative. Elle est aussi qualitative et radicale. À l'intérieur de la série de germanité, des mécanismes sont mis en place par chaque culture pour créer un espace social et psychologique particulier à chaque enfant et lui proposer un modèle d'identification spécifique : le nom lié au sexe et à l'ordre de naissance côté mère et l'association de ce nom à un animal présent dans l'environnement physique guidar et présent aussi sous forme humanisée dans les contes et le biais par lequel s'effectue chez les Guidars l'intériorisation de la différence et du rapport de germanité.

BIBLIOGRAPHIE

BETTELHEIM B.

1979 *Psychanalyse des contes de fées*. Paris: F. Laffont.

CHAMPION V.

1977 *Organisation sociale des Massa*. Thèse de doctorat de 3e cycle non publiée, Paris.

COLLARD C.

1973 « Les noms-numéros chez les Guidars », *L'Homme*, XIII, 3.

1979 « Destin et éducation traditionnelle des enfants guidars », in R. Santerre (éd.), *Savoir traditionnel et moderne au Cameroun, essais pour une anthropologie de l'éducation*. À paraître aux Presses de l'Université de Montréal.

COLARDELLE-DIARRASSOUBA M.

1975 *Le lièvre et l'araignée dans les contes de l'ouest africain*. Paris: Union générale d'éditions.

COLLECTIF

1970 *Contes du Nord-Cameroun*. Yaoundé: Éditions CLE.

- DUMONT L.
1971 *Introduction à deux théories d'anthropologie sociale. Groupes de filiation et alliance de mariage.* Paris: La Haye, Mouton.
- DUPIRE M.
1970 *Organisation sociale des Peuls, étude d'ethnographie comparée.* Paris: Plon.
- EGUCHI M.K.
1978 *Fulfulbe Tales of North Cameroon.* ILCAA: Tokyo University.
- FORTES M.
1978 « The Significance of the First Born in African Family Systems », in *Systèmes de signes. Textes réunis en hommage à G. Dieterlen.* Paris: Hermann.
- GENEST S.
1976 *La transmission des connaissances chez les forgerons Mafa (Nord-Cameroun).* Thèse de 3e cycle, non publiée, Paris V.
- GOMILA J., et M.P. Ferry
1966 « Notes sur l'ethnographie des Bedik (Sénégal oriental) », *Journal de la société des africanistes*, 1.
- MEILLASSOUX C.
1960 « Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance », *Cahiers d'études africaines*, 4.
1975 *Femmes, greniers, capitaux.* Paris: Maspéro.
- PAULME D.
1976 *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains.* Paris: Gallimard.
- PODLEWSKI A.M.
1966 *La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun.* Cah. ORSTOM, Série Sci. Hum. III, 4.
- RABAIN J.
1979 *L'enfant du lignage. Du sevrage à la classe d'âge.* Paris: Payot.
- RADCLIFFE-BROWN A.R.
1953 Introduction, in A.R. Radcliffe-Brown (éd.), *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique.* Paris: P.U.F.
- REY-HULMAN D.
1977 « L'invitation au conte, ou l'évolution du conte Tyokossi », in G. Galame-Griaule (éd.), *Langage et cultures africaines.* Paris: Maspéro.
- SANGREE W.
1978 « *The last born in Tiriki, Kenya* ». Texte non publié, A.A.A. Meeting, Los Angeles.
- SORIANO M.
1979 « Critiques et commentaires du livre de B. Bettelheim », in *Psychanalyse des contes de fées.* Paris: F. Laffont.
- VINCENT J.F.
1978 « Main gauche, main de l'homme. Essai sur le symbolisme de la gauche et de la droite chez les Mofu, Cameroun du Nord », in *Systèmes de signes. Textes réunis en hommage à G. Dieterlen.* Paris: Hermann.